

19e dimanche du Temps ordinaire (A)
— 9 août 2026 —
chez les Augustines de Morlaix
Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (11:09)
1 R 19, 9a.11-13a / Ps 84 (85) / Rm 9, 1-5 / Mt 14, 22-33

Nous pouvons nous arrêter peut-être, pour commencer, sur ce que dit saint Paul. Parce que vous savez sans doute que le grand drame de la vie de saint Paul, ça a été que ceux qu'il appelle ici ses « frères de race », donc ses co-religionnaires, ne passent pas au Christ, n'accueillent pas le Christ dans leur existence. Il était pourtant fondé à mesurer la difficulté pour eux de faire un tel passage, d'opérer une telle Pâque. Il suffit de regarder sa propre histoire.

Pendant toute une partie de sa vie, il a été très farouchement braqué contre le Mystère du Messie crucifié, qu'il ne pouvait pas admettre, qu'il ne pouvait pas comprendre. Et il a fallu la semence de Damas pour que tout son univers bascule, pour que tout son univers change, et qu'après l'avoir refusé obstinément et totalement, saint Paul accueille dans sa vie le Christ et le Christ crucifié, reconnu en Jésus de Nazareth. À partir de ce moment-là, Paul ne va pas faire autre chose que de vivre avec ce Christ, et pour ce Christ qu'il va annoncer.

C'est ce qui nous vaut dans ses Épîtres, des passages qui sont parfois un peu techniques, mais aussi, on l'a entendu notamment la semaine dernière au chapitre 8 de l'Épître aux Romains, des moments où saint Paul parvient à exprimer la puissance du Mystère chrétien. Nous l'avons lu au cours des dernières semaines dans l'Épître aux Romains. Paul médite beaucoup sur les pesanteurs qui alourdissent notre vie et entravent notre chemin vers Dieu et avec nos frères. Mais Paul sait aussi repérer que plus fort que le péché, il y a la grâce de Dieu. Il y a le don que Dieu nous fait de lui-même. Il y a cet amour de Dieu qui ne nous lâche pas, un amour qui nous voit tels que nous sommes et qui nous voit même mieux que nous-mêmes ne nous voyons, mais qui ne nous abandonne jamais, jamais à notre pauvreté et à notre péché.

Quant à nous nous sommes chrétiens, ou du moins nous essayons de l'être. À vrai dire, sur cette terre, il n'y a jamais eu qu'un seul chrétien et c'est le Seigneur lui-même. Nous, nous sommes des disciples. Nous faisons ce que nous pouvons, et ce peut être beaucoup, mais c'est tout de même un combat de chaque instant, de chaque jour, que de se gagner à la grâce du Seigneur. Je cite souvent cette phrase qui est en fait le titre d'un livre du très révérend père Ambroise-Marie Carré de l'Académie française qui disait, parlant de la conversion : « Chaque jour, je commence. », « Chaque jour, je commence. » Et il m'arrive de penser que parfois, nous commençons et recommençons plusieurs fois par jour.

Alors, disciples du Christ, à quoi sommes-nous invités ? J'ai envie, pour vous en parler brièvement, de revenir sur la première lecture que nous avons entendue, le chapitre 19e du premier livre des Rois. Un chapitre très contrasté parce qu'il y a la confrontation entre Élie et les prophètes de Baal, qui s'avère être véritablement un jeu de massacre. Et ensuite, une fois qu'il a vaincu les prophètes, Élie n'a plus qu'à prendre ses jambes à son cou parce qu'on va lui faire payer sa victoire sur les prophètes de Baal. Alors il se met en chemin justement vers la montagne dont on nous parle aujourd'hui. Et ce n'est pas un chemin sans histoires, c'est un chemin difficile.

En chemin, Élie est fatigué, fatigué des combats qu'il a menés, fatigué du chemin qu'il doit parcourir. À trois reprises — trois reprises — il se couche en disant : « J'irai pas plus loin, je n'en peux plus, je préfère mourir ici et maintenant ». Et à chaque fois, un ange le relève et il continue sa route. Finalement, il arrive à la montagne. Et qu'est-ce qu'il va se passer ? Eh bien, il va vivre là, ce qu'on appelle une théophanie, une manifestation du Mystère de Dieu.

Et je voudrais vous partager cette observation que j'ai faite quelquefois. Lorsqu'on regarde toute l'Histoire Sainte, le vrai, c'est qu'au début, les manifestations de Dieu, les manifestations de l'Éternel, comme dirait nos frères juifs, sont des manifestations telluriques, pleines de puissance, de bruit, de vacarme, d'éclairs, de fumée. Et plus on avance dans la révélation, pour arriver jusqu'au Christ, plus les théophanies, plus les manifestations de Dieu se montrent plus denses, mais avec moins « d'effets », si vous me pardonnez l'expression. Et ici, vous l'avez entendu, on a d'abord un ouragan, on a un tremblement de terre, et on nous dit que Dieu n'était pas dans ces grands événements telluriques. On a finalement : « Le murmure d'une brise légère ». Le mot hébreu n'est pas si facile à traduire ! Un certain Lévinas l'avait traduit : « un souffle de fin silence », c'est-à-dire quelque chose de très ténu, quelque chose qui appelle l'attention. Il faut être attentif à ce dans quoi le Seigneur se manifeste. Et c'est dans cette brise légère que le Seigneur se manifeste.

Alors nous, frères et sœurs, nous pouvons recevoir cela comme une invitation à affiner notre âme, à affiner notre écoute, à affiner notre discernement pour trouver le Seigneur partout où il se manifeste, et surtout quand il se manifeste de façon très improbable et très très silencieuse. Pour aller jusqu'au bout de ce que je vous dis, si on vous demandait quelle est finalement la dernière théophanie dans l'Écriture sainte — Ancien Testament et Nouveau Testament compris — je ne sais pas quelle réponse vous feriez. Il me semble que lors de la dernière théophanie ce n'est plus un murmure, un souffle de fin silence, c'est un pur et simple silence, c'est la Croix du Seigneur. Ça semble bien être le contraire d'une théophanie : il n'y a rien, il n'y a pas de lumière, il n'y a pas de parole, il y a un être massacré qui va s'éteindre, et pourtant, Dieu est là. Parce que la Passion du Seigneur, c'est le moment du don sans retour de sa vie, pour nous, pour notre salut et par amour pour nous. Théophanie de la Croix que nous ne nous laissons pas de contempler.

Forts de ces quelques observations, nous pouvons revenir sur cette histoire que nous connaissons bien, cette histoire de Pierre qui marche sur les eaux, qui s'avise, semble-t-il un peu tard, que la mer est agitée, et qui, pris de je ne sais quel doute, quel manque de confiance, va s'enfoncer. Il aura tout de même le réflexe heureux de crier vers le Seigneur : « Seigneur, sauve-moi ! » Et à ce moment-là, Jésus lui tend la main et le sort de l'eau. C'est une image de ce que nous vivons dans notre vie de foi. Le plus souvent, nous sommes prudents, pour ne pas dire cauteleux. On prend le moins de risques possibles. Mais néanmoins, nous faisons un chemin. Et un chemin parfois facile, enthousiasmant, parfois aride, parfois plus difficile, parfois même très adverse. Et nous pouvons, nous aussi, être pris de doute.

Je parlais à l'instant de la Croix. Il est important ce cri de Jésus sur la croix, le psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Où es-tu ? Où es-tu ? Il est important pour nous que Jésus ait poussé ce cri, car nous-mêmes, parfois et beaucoup de nos frères et sœurs, non seulement dans la foi mais aussi en humanité, poussent ce cri, un cri d'abandon, un cri de dérélition. Il faut être en mesure de pousser ce cri pour appeler sur nous la grâce du Seigneur, la grâce de son pardon, la grâce de son amour. De fait, le Seigneur rattrape Pierre.

Peut-être que vous vous êtes avisés en le lisant qu'on passe son temps dans l'Évangile à rattraper Pierre. C'est étonnant. Et de ce point de vue, il est intéressant parce qu'il est un peu paradigmatique pour nous : Pierre, c'est nous. Au début, quand Jésus le croise et l'invite à le suivre, le premier réflexe de Pierre, après une pêche miraculeuse, c'est de dire : « Éloigne-toi de moi car je suis un homme pécheur ». Malgré tout, il se mettra en route. À la fin de l'évangile, au moment du repas du Seigneur, lorsque le Seigneur veut lui laver les pieds, encore une fois, Pierre se rebiffe. Il faut que le Seigneur insiste pour que finalement, Pierre se livre.

Pierre, c'est l'homme de tous les élans, parfois des élans mal calculés. C'est aussi l'homme de toutes les hésitations, une fois qu'il est en vol ou une fois qu'il est dans le mouvement. C'est aussi celui qui se laisse vaincre par le Seigneur, celui qui se laisse gagner au Seigneur. Pensez à cette dernière rencontre sur les bords du lac avec Jésus, où au triple reniement correspond non pas un triple acte de contrition, mais un triple acte d'amour. Et le Seigneur va demander à Pierre simplement de lui

offrir ce qu'il *peut* lui offrir. Pas immédiatement un amour parfait, *l'agapé*, mais peut-être simplement un amour qui désire toujours aller plus loin.

En célébrant notre eucharistie ce dimanche, nous accueillons la prophétie du livre des Rois et la geste de Élie et nous demandons au Seigneur d'être capables d'affiner notre écoute, d'affiner notre âme pour que, dans notre vie, nous soyons capables de faire une expérience vraie de vie contemplative, de contemplation, de vie avec le Seigneur, de vie à son écoute pour entrer dans son Mystère, plus que dans ses secrets. Avec saint Paul, nous nous enracinons encore dans la foi, dans ce Christ qui nous a aimés et qui a tout donné pour nous, jusqu'à se donner lui-même. Avec Pierre, nous confions au Seigneur notre persévérance. Nous sommes faibles, nous sommes inconstants, mais le Seigneur nous demande de nourrir notre désir de lui et de sa grâce. Surtout, il nous dit de ne jamais douter de lui, qui est toujours là pour nous, pour nous sauver, pour nous ressusciter, pour nous aimer.

AMEN